

RECUEIL DE TEXTES DADAÏSTES ET SURREALISTES

601-102-MQ – Emie Morin-Rouillier



Max Ernst, *L'Ange du foyer (Le triomphe du surréalisme)* (1937)

Calligrammes, Guillaume Apollinaire (1918)

LA CRAVATE

DOU
LOU
REUSE
QUE TU
PORTES
ET QUI T'
ORNE O CI
VILISÉ
OTE- TU VEUX
LA BIEN
SI RESPI
RER

COMME L'ON
S'AMUSE
BIEN

les heures la

et le
vers
dantesque
luisant et
cadavérique

Mon beau
cœur té

de

la
les yeux vie

pas

se

l'enfant la

dou

leur
Aglade

mou

rir

le bel
inconnu

Il est Et
— tout
5 se
en ra
fin fi
ni

les Muses
aux portes de
ton corps

l'infini
redressé
pas un fou
de philosophe

semaine

la main

Tircis

LA COLOMBE POIGNARDÉE ET LE JET D'EAU

Douces figures poignardées
MIA Chères lèvres fleuries
YETTE MAREYE
ANNIE et toi LORIE
où êtes-
vous filles
jeunes
MAIS
pres d'un
jet d'eau qui
pleure et qui prie
cette colombe s'extasie

Tous les souvenirs de nées
O mes amis partis en guerre ?
Jaillissent vers le firmament
Et vos regards en l'eau dormante
Mourent mélancolique
Où sont ils Braque et Max Jacob
Derain aux yeux gris comme la mer
Où sont Raynal Billy Daliz
Où les noms se mélancolisent
Comme des pas dans une église
Où est Cremlitz qui s'engagea
Où sont-ils morts déjà
De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine

CEUX QUI SONT PARTIS A LA GUERRE AU NORD SE BATTENT MAINTENANT
Ils sont tombés dans la sanglante mer
Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

« Pour faire un poème dadaïste », Tristan Tzara (1920)

Prenez un journal

Prenez des ciseaux

Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème.

Découpez l'article

Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-le dans un sac.

Agitez doucement

Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre dans l'ordre où elles ont quitté le sac.

Copiez consciencieusement.

Le poème vous ressemblera. Et vous voilà « un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire »

Premier manifeste surréaliste, André Breton (1924)

Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. Dites-vous bien que la littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout. Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. La première phrase viendra toute seule, tant il est vrai qu'à chaque seconde il est une phrase, étrangère à notre pensée consciente, qui ne demande qu'à s'extérioriser. Il est assez difficile de se prononcer sur le cas de la phrase suivante ; elle participe sans doute à la fois de notre activité consciente et de l'autre, si l'on admet que le fait d'avoir écrit la première entraîne un minimum de perception. Peu doit vous importer, d'ailleurs ; c'est en cela que réside, pour la plus grande part, l'intérêt du jeu surréaliste. Toujours est-il que la ponctuation s'oppose sans doute à la continuité absolue de la coulée qui nous occupe, bien qu'elle paraisse aussi nécessaire que la distribution des nœuds sur une corde vibrante. Continuez autant qu'il vous plaira. Fiez-vous au caractère inépuisable du murmure. Si le silence menace de s'établir pour peu que vous ayez commis une faute : une faute, peut-on dire, d'inattention, rompez sans hésiter avec une ligne trop claire. À la suite du mot dont l'origine vous semble suspecte, posez une lettre quelconque, la lettre *l* par exemple, toujours la lettre *l*, et ramenez l'arbitraire en imposant cette lettre pour initiale au mot qui suivra.

« Union Libre », André Breton (1931)

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclairs de chaleur
A la taille de sablier
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche
A la langue d'ambre et de verre frottés
Ma femme à la langue d'hostie poignardée
A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
A la langue de pierre incroyable
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
Et de buée aux vitres
Ma femme aux épaules de champagne
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
Ma femme aux poignets d'allumettes
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
Aux doigts de foin coupé
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes
De nuit de la Saint-Jean
De troène et de nid de scalares
Aux bras d'écume de mer et d'écluse
Et de mélange du blé et du moulin
Ma femme aux jambes de fusée
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir
Ma femme aux mollets de moelle de sureau
Ma femme aux pieds d'initiales
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
Ma femme au cou d'orge imperlé
Ma femme à la gorge de Val d'or
De rendez-vous dans le lit même du torrent
Aux seins de nuit
Ma femme aux seins de taupinière marine

Ma femme aux seins de creuset du rubis
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours
Au ventre de griffe géante
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
Au dos de vif-argent
Au dos de lumière
A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
Ma femme aux hanches de nacelle
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche
Et de tiges de plumes de paon blanc
De balance insensible
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
Ma femme aux fesses de dos de cygne
Ma femme aux fesses de printemps
Au sexe de glaïeul
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
Ma femme au sexe de miroir
Ma femme aux yeux pleins de larmes
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
Ma femme aux yeux de savane
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

« La Terre est bleue comme une orange », Paul Éluard (1929)

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

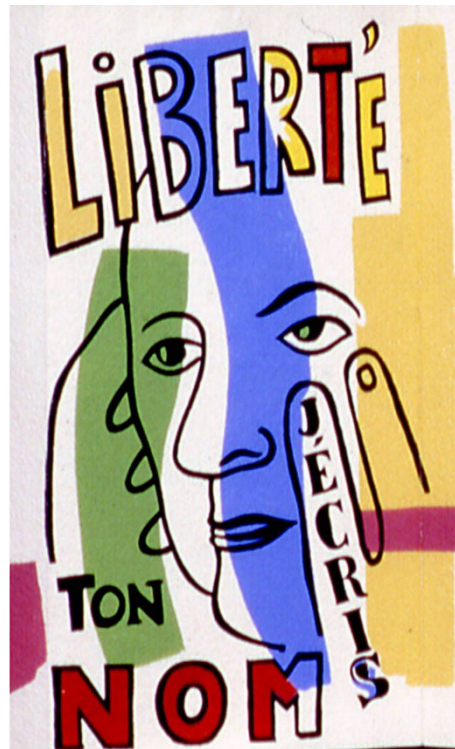


Illustration du poème « Liberté » par
Fernand Léger, 1953

« La courbe de tes yeux », Paul Éluard (1926)

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.
Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,
Ailes couvrant le monde de lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,
Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui gît toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

« Liberté », Paul Éluard (1942)

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Joan Miró. *Hirondelle amour* (1933)



« Élégant cantique de Salomé Salomon », Robert Desnos (1923)

Mon mal meurt mais mes mains miment
Nœuds, nerfs non anneaux. Nul nord
Même amour mol ? mames, mord
Nus nénés nonne ni Nine.

Où est Ninive sur la mammemonde ?

Ma mer, m'amis, me murmure :

« nos nils noient nos nuits nées neige ».

Meurt momie ! même : âme au mur.

Néant nié nom ni nerf n'ai-je !

Aime, haine

Et n'aime

haine aime

aime ne

MN

NM

NM

MN

« Au mocassin le verbe », Robert Desnos (1923)

Tu me suicides, si docilement.

Je te mourrai pourtant un jour.

Je connaissons cette femme idéale

et lentement je neigerai sur sa bouche.

Et je pleuvrai sans doute même si je fais tard, même si je fais beau temps.

Nous aimez si peu nos yeux

et s'écroulerai cette larme sans

raison bien entendu et sans tristesse.

Sans.

« Jamais d'autre que toi », Robert Desnos (1927)

Jamais d'autre que toi en dépit des étoiles et des solitudes
En dépit des mutilations d'arbre à la tombée de la nuit
Jamais d'autre que toi ne poursuivra son chemin qui est le mien

Plus tu t'éloignes et plus ton ombre s'agrandit
Jamais d'autre que toi ne saluera la mer à l'aube quand fatigué
d'errer moi sorti des forêts ténébreuses et des buissons d'orties je
marcherai vers l'écume
Jamais d'autre que toi ne posera sa main sur mon front et mes
yeux

Jamais d'autre que toi et je nie le mensonge et l'infidélité
Ce navire à l'ancre tu peux couper sa corde
Jamais d'autre que toi
L'aigle prisonnier dans une cage ronge lentement les
barreaux de cuivre vert-de-grisés
Quelle évasion !

C'est le dimanche marqué par le chant des rossignols dans les
bois d'un vert tendre l'ennui des petites filles en présence d'une
cage où s'agite un serin tandis que dans la rue solitaire le soleil
lentement déplace sa ligne mince sur le trottoir chaud

Nous passerons d'autres lignes

« Dans bien longtemps », Robert Desnos (1930)

Dans bien longtemps je suis passé par le château des feuilles
Elles jaunissaient lentement dans la mousse

Et loin les coquillages s'accrochaient désespérément aux
rochers de la mer

Ton souvenir ou plutôt ta tendre présence était à la même
place

Présence transparente et la mienne

Rien n'avait changé mais tout avait vieilli en même temps
que mes tempes et mes yeux

N'aimez-vous pas ce lieu commun ? laissez-moi laissez-moi
c'est si rare cette ironique satisfaction

Tout avait vieilli sauf ta présence

Dans bien longtemps je suis passé par la marée du jour
solitaire

Les flots étaient toujours illusoires

La carcasse du navire naufragé que tu connais — tu te
rappelles cette nuit de tempête et de baisers ? — était-ce
un navire naufragé ou un délicat chapeau de femme
roulé par le vent dans la pluie du printemps ? — était à la
même place

Et puis foutaise larivette dansons parmi les prunelliers !

Les apéritifs avaient changé de nom et de couleur

Les arcs-en-ciel qui servent de cadre aux glaces

Dans bien longtemps tu m'as aimé.

Extrait de *Cris*, Joyce Mansour (1953)

J'aime tes bas qui raffermissent tes jambes
J'aime ton corset qui soutient ton corps tremblant
Tes rides tes seins ballants ton air affamé
Ta vieillesse contre mon corps tendu
Ta honte devant mes yeux qui savent tout
Tes robes qui sentent ton corps pourri
Tout ceci me venge enfin
Des hommes qui n'ont pas voulu de moi.

Le clou planté dans ma joue céleste
Les cornes qui poussent derrière mes oreilles
Mes plaies saignantes qui ne guérissent jamais
Mon sang qui devient eau qui se dissout qui embaume
Mes enfants que j'étrangle en exauçant leurs vœux
Tout ceci fait de moi votre Seigneur et votre Dieu.

Laisse-moi t'aimer.
J'aime le goût de ton sang épais
Je le garde longtemps dans ma bouche sans dents.
Son ardeur me brûle la gorge.
J'aime ta sueur.
J'aime caresser tes aisselles.
Ruisselantes de joie.
Laisse-moi t'aimer
Laisse-moi lécher tes yeux fermés
Laisse-moi les percer avec ma langue pointue
Et remplir leur creux de ma salive triomphante.
Laisse-moi t'aveugler.

Oublie-moi.

Que mes entrailles respirent l'air frais de ton absence
Que mes jambes puissent marcher sans chercher ton ombre
Que ma vue devienne vision
Que ma vie reprenne haleine
Oublie-moi mon Dieu, que je me souviennne.

Ne mangez pas les enfants des autres
Car leur chair pourrirait dans vos bouches bien garnies.
Ne mangez pas les fleurs rouges de l'été
Car leur sève est le sang des enfants crucifiés.
Ne mangez pas le pain noir des pauvres
Car il est fécondé par leurs larmes acides
Et prendrait racine dans vos corps allongés.
Ne mangez pas afin que vos corps se flétrissent et meurent
Créant sur la terre en deuil
L'Automne.
[...]



Dora Maar, *Model in Swimsuit* (1936)

Poèmes tirés de *Cris*, Joyce Mansour (1953)

« Sans titre 1 »

Les machinations aveugles de tes mains
Sur mes seins frissonnants
Les mouvements lents de ta langue paralysée
Dans mes oreilles pathétiques
Toute ma beauté noyée dans tes yeux sans prunelles
La mort dans ton ventre qui mange ma cervelle
Tout ceci fait de moi une étrange demoiselle

« Sans titre 2 »

Les vices des hommes
Sont mon domaine
Leurs plaies mes doux gâteaux
J'aime mâcher leurs viles pensées
Car leur laideur fait ma beauté.

« Sans titre 3 »

Tu veux mon ventre pour te nourrir
Tu veux mes cheveux pour te rassasier
Tu veux mes reins mes seins ma tête rasée
Tu veux que je meure lentement lentement
Que je murmure en mourant des mots d'enfant.

« Sans titre 4 »

Laisse-moi t'aimer.
J'aime le goût de ton sang épais
Je le garde longtemps dans ma bouche sans dents.
Son ardeur me brûle la gorge.
J'aime ta sueur.
J'aime caresser tes aisselles
Ruisselantes de joie.
Laisse-moi t'aimer
Laisse-moi sécher tes yeux fermés
Laisse-moi les percer avec ma langue pointue
Et remplir leur creux de ma salive triomphante.
Laisse-moi t'aveugler.

« Prophétie », Aimé Césaire (1946)

là où l'aventure garde les yeux clairs
là où les femmes rayonnent de langage
là où la mort est belle dans la main comme un oiseau saison de lait
là où le souterrain cueille de sa propre gènes flexion un luxe de prunelles plus
violent que des chenilles
là où la merveille agile fait flèche et feu de tout bois

là où la nuit vigoureuse saigne une vitesse de purs végétaux

là où les abeilles des étoiles piquent le ciel d'une ruche plus ardente que la nuit
là où le bruit de mes talons remplit l'espace et lève à rebours la face du
temps
là où l'arc-en-ciel de ma parole est chargé d'unir demain à l'espoir et l'infant
à la reine,

d'avoir injurié mes maîtres mordu les soldats du sultan
d'avoir gémi dans le désert
d'avoir crié vers mes gardiens
d'avoir supplié les chacals et les hyènes pasteurs de caravanes

je regarde

la fumée se précipite en cheval sauvage sur le devant de la scène ourle un
instant la lave de sa fragile queue de paon puis se déchirant la chemise
s'ouvre d'un coup la poitrine et je la regarde en îles britanniques en îlots en
rochers déchiquetés se fondre peu à peu dans la mer lucide de l'air
où baignent prophétiques
ma gueule
ma révolte
mon nom.



Wilfredo Lam, *Femme-Cheval* (1955)

« Pater Noster », Jacques Prévert (1946)

Notre Père qui êtes aux cieux
Restez-y
Et nous nous resterons sur la terre
Qui est quelquefois si jolie
Avec ses mystères de New York
Et puis ses mystères de Paris
Qui valent bien celui de la Trinité
Avec son petit canal de l'Ourcq
Sa grande muraille de Chine
Sa rivière de Morlaix
Ses bêtises de Cambrai
Avec son Océan Pacifique
Et ses deux bassins aux Tuileries
Avec ses bons enfants et ses mauvais sujets
Avec toutes les merveilles du monde
Qui sont là
Simplement sur la terre
Offertes à tout le monde
Éparpillées
Émerveillées elles-mêmes d'être de telles merveilles
Et qui n'osent se l'avouer
Comme une jolie fille nue qui n'ose se montrer
Avec les épouvantables malheurs du monde
Qui sont légion
Avec leurs légionnaires
Avec leur tortionnaires
Avec les maîtres de ce monde
Les maîtres avec leurs prêtres leurs traîtres et leurs reîtres
Avec les saisons
Avec les années
Avec les jolies filles et avec les vieux cons
Avec la paille de la misère pourrissant dans l'acier des canons

« Poème à Diego Rivera », Frida Kahlo (1957)

Dans la salive
sur le papier
dans l'éclipse
Dans chaque trait
dans chaque couleur
dans toutes les jarres
dans ma poitrine
dedans, dehors
dans l'encrier
dans la difficulté d'écrire
dans mes yeux émerveillés
dans les dernières lunes du soleil
(le soleil n'a pas de lunes) dans tout
De dire dans tout c'est idiot et magnifique.
Diego dans mon urine – Diego ma bouche – dans mon cœur,
dans ma folie, dans mon rêve, sur ce papier qui sèche – au bout
de ma plume, dans les pierres – dans les paysages – dans la
nourriture – dans le métal
dans l'imagination. Dans les maladies – dans les déchirures – à
sa boutonnière – dans ses yeux, dans sa bouche – dans ses
mensonges.



Frida Kahlo, *Diego dans mes pensées* (autoportrait en Tehuana) (1943)